

Morgenstern/Rosner

Alibi

Neuf de l'école des loisirs



Le livre

« Il doit exister une meilleure école que l'école », pensaient Frédéric et Albert. Il doit y avoir d'autres personnes à qui parler anglais que le professeur d'anglais. Il y a un autre univers à explorer que la salle de classe et ses quatre murs. Alors hop ! Faisons une fugue pour apprendre l'anglais, ce qui sert d'alibi pour tenter l'aventure.

Gill Rosner est anglaise. Susie Morgenstern est américaine. Elles ont eu tant de plaisir à travailler ensemble en mangeant du chocolat pour innover et inventer des cours d'anglais à la faculté des Sciences de Nice, qu'elles ont continué à être complices pour écrire ce roman anglo-américain en français... et en anglais !

Vous retrouverez Frédéric et Albert Papillon dans *New York Alibi* et *Europe Alibi*.

L'auteure

Née dans le New Jersey, [Susie Morgenstern](#) vit aujourd'hui à Nice où elle a enseigné l'anglais et l'informatique à la faculté des Sciences.

Très tôt, elle a su qu'elle voulait être auteure pour raconter des histoires, et par-dessus tout, pour raconter des histoires d'amour. Mais elle dit s'intéresser à tout : « aux gens, aux rencontres, à la famille, aux livres. » Ce sont ces thèmes que l'on retrouve dans chacun de ses livres. Ceux-ci ont d'ailleurs remporté une ribambelle de prix, notamment *Lettres d'amour de 0 à 10*, qui, à lui seul, en a récolté plus d'une vingtaine.

Susie Morgenstern
Gill Rosner

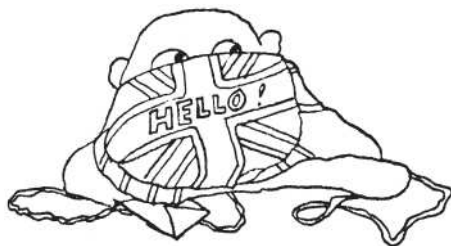
Alibi

Neuf

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

I

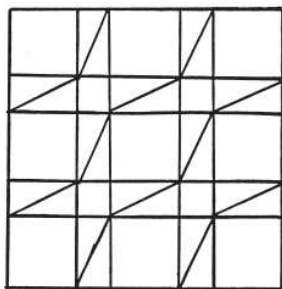


Il y a 168 heures dans une semaine. Si on dort, disons 70 heures, ça laisse 98 heures pour vivre éveillé. Si on va à l'école 34 de ces 98 heures, ça nous donne 64 heures pour vivre tout court. Et si on passe la moitié de ces quelques heures qui nous restent à penser à faire ses devoirs, et éventuellement à les faire, on n'a plus que 16,6 % de cette même semaine pour nous, sans compter les trajets aller et retour à l'école.

Voilà le calcul que je faisais pendant un de ces trajets vers l'école où je marchais machinalement, fatalement avec mon frère. Machinalement, car tous les jours, c'était pareil. Fatalement, car comme si nous avions été propulsés par une force

extérieure, nous nous trouvions tous les matins sur le même chemin.

Comme d'habitude, mon frère, de deux ans mon cadet, essayait d'extirper ses devoirs inaccomplis de mon cerveau encore brumeux. Un jour, il avait besoin d'une idée de rédac, un autre, d'une récitation, et ce matin-là, alors que je ne voulais rien d'autre qu'un peu de tranquillité et de paix pour m'occuper de mon calcul mental, il voulait partager avec moi, que je le veuille ou non, ses préoccupations au sujet du théorème de Pythagore. D'après mon frère, Pythagore avait eu son idée de génie – « Le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés » – en fixant les pavés des rues d'Athènes, qui furent organisés ainsi :



Il faudrait peut-être vous expliquer que moi, je suis plutôt un littéraire ; c'est mon frère, le scientifique. Il aime les chiffres, mais comme si ça ne suffisait pas, il est aussi assez doué pour les lettres. Bref, c'est le génie de la famille, et il s'appelle Albert, comme Einstein. Moi, c'est Frédéric comme... comme moi.

Je dois dire que l'inspiration de Pythagore m'intéressait nettement moins que mes constatations sur le temps libre. Mais, malgré moi, je commençai à regarder par terre comme si, moi aussi, j'avais pu trouver un brin de génie, bien que le bitume de Paris ne ressemblât pas du tout aux pavés de l'Athènes antique. Et c'est ainsi que nous suivîmes notre chemin quotidien vers l'école : Albert la voix haute et moi la tête basse. Par un effort de concentration surhumain, j'étais presque arrivé à empêcher que la voix d'Albert n'interrompe mes propres pensées. Je regardais fixement le trottoir quand je remarquai à quelques mètres devant nous une chose inhabituelle.

Je coupai la parole à Albert d'une voix autoritaire : « Regarde là-bas. » Son flot de mots cessa

de couler, et Albert suivit ma main des yeux. D'après sa réaction, on aurait pu croire qu'il voyait le fantôme de Pythagore lui-même.

« Mais, Frédéric, qu'est-ce que c'est ? » Il avait toujours de meilleures notes que moi, mais j'étais encore son grand frère.

« Allons voir. »

Même déguisé en grand frère, à vrai dire, je ne savais pas ce que c'était. Une masse difforme de caoutchouc coloré... J'hésitais à la toucher de la main, alors je la frôlai du pied, et là, je vis que ce n'était qu'un gigantesque ballon débouché qui avait perdu tout son air. Je le remuai encore avec l'autre pied. Maintenant, le ballon dégonflé se révélait avoir la forme d'un monstre, et cet ancien monstre avait l'air plutôt gentil. J'avais découvert son visage grâce à mon dernier coup de pied, et sur son corps nous pouvions distinguer le mot « hello », que je savais être la version anglaise de notre bonjour.

« Mais regarde, Fred », dit Albert, qui avait commencé comme moi à examiner cette forme de plus près ; et il me montra trois ficelles qu'il

tenait à la main et dont les extrémités se perdaient sous le corps caoutchouteux. Nous soulevâmes le monstre pour le retourner complètement, et nous trouvâmes un petit paquet au bout de chaque ficelle.

« Ramasse-les », me commanda ce débile qui me servait de frère.

« Ramasse-les toi-même, espèce d'andouille. »

« On va être en retard », me dit Albert, en guise d'action. J'ai compris que je ne pouvais pas compter sur ce morveux. Mes doigts frôlèrent le premier paquet.

« On va être en retard », insista Albert. Que faire avec cette poule mouillée, habituée à être le chouchou de chaque classe depuis la maternelle ?

« Attends ! » criai-je pour le retenir car il semblait avoir oublié que les secrets de l'univers étaient littéralement au bout de mes doigts. Mais, devant la panique que je lisais dans les yeux d'Albert et devant son nouveau cri d'alarme – « On va être en retard ! » – je balayai tout le bazar bizarre et le mis en vrac dans mon cartable. Pour faire de la place, je jetai mon gros dictionnaire anglais-

français, que le prof exigeait en classe, dans les bras d'Einstein junior, tellement hébété qu'il oublia de me dire pour la 105^e fois : « On va être en retard. » Sur quoi, nous courûmes comme des champions olympiques vers les remarques ironiques de nos professeurs respectifs : « Personne ne t'a jamais dit que le monde appartient à celui qui se lève tôt ? »

II



Notre prof d'anglais, vous êtes libre de le croire ou ne pas le croire, s'appelle M. Dangleterre. Voyant dans mon crime (celui d'être arrivé avec deux minutes de retard) la double occasion de faire de la morale et de l'anglais à la fois, il me lança: « The early bird catches the worm », et il me demanda de traduire.

Mes pensées se trouvaient dans mon cartable, dans les nuages ou partout ailleurs que dans cette salle tristement égayée par le portrait de la reine d'Angleterre, ses chevaux, ses chiens et ses cousins, tantes et petits-enfants. Je n'avais pas entendu ce qu'il avait dit, et je ne savais même pas ce que je disais, mais automatiquement mes dernières

spéculations firent surface en éclaboussant le prof d'étonnement: « Le monde appartient à celui qui se lève tôt. »

« Remarquable traduction ! » me dit Dangleterre, attendri et stupéfait de ma réponse, qui était, paraît-il, juste. Mais ça ne lui suffisait pas. « Maintenant », persista-t-il, « qui peut me faire la traduction littérale, car vous devriez connaître le vocabulaire courant de ce dicton. » Silence... « Allons, vous connaissez quand même le mot “bird”, n'est-ce pas ? »

« Ça veut dire barbe, non ? » chuchota mon voisin Hubert le bêcheur, qui voulait toujours que je vérifie ses réponses avant d'offrir sa tête à Dangleterre.

« Qu'est-ce que tu dis encore comme bêtises, Hubert ? » Dangleterre l'avait repéré car le pauvre Hubert chuchotait toujours en stéréophonie.

« J'ai dit: “bird” signifie barbe. »

« Combien de fois dois-je vous répéter que, en anglais, la façon dont on écrit un mot n'a rien à voir avec la façon dont on le prononce... »

Ça y est. Je le vois venir ! Le disque usé va se mettre à tourner. Dodo, les copains, et en route Dangleterre, qui écrit au tableau noir en tonitruant : « “BIRD”, b-i-r-d, se prononce comme “HEARD”, h-e-a-r-d, ce qui se prononce comme “WORD”, w-o-r-d... ce qui ne ressemble pas à “BEARD”, b-e-a-r-d, “BEER”, b-e-e-r, “HEAR”, h-e-a-r, “HERE”, h-e-r-e... » Sa voix de plus en plus frénétique continuait à énumérer des exemples. Il s’agitait comme un pantin enfermé dans un poste de télévision. Personne ne l’écoutait. La prononciation anglaise était aussi loin de nos préoccupations que les cours de la Bourse, seulement on avait compris que le « bird » en question, n’étant pas la barbe, devait être l’oiseau. Il nous restait à comprendre pourquoi ou comment cet oiseau pouvait être « early ».

Quelqu’un lança que ça devait être une sorte d’oiseau, un merle par exemple. Quelqu’un d’autre suggéra que « early » voulait dire presque, donc ce serait un presque oiseau, un peu comme une presqu’île.

Cet éternel insatisfait qu'était notre cher prof se mit visiblement à s'énerver, et pour nous donner un indice, il répéta ma fameuse traduction. Le déclic. Époustouffé par ma propre brillance, je compris ce qu'il voulait et je le lui offris : « Le "early bird", c'est celui qui se lève tôt, l'oiseau matinal, quoi. »

« Bravo ! » me félicita Dangleterre. « Et puisque tu es tellement en forme, continue, traduis le reste. »

J'étais écrabouillé. C'est typique des profs ça. Ils vous sautent dessus juste à votre moment de gloire. Je pense en fait qu'ils ressemblent aux joueurs dans un casino qui ne savent pas quand il faut arrêter de jouer, et je me sentais comme la boule sur la roulette, avec tous les yeux fixés sur moi, ne sachant si j'allais tomber sur le bon numéro.

Dangleterre comprit qu'il avait parié sur le mauvais cheval et il renonça. « Sortez vos dictionnaires ! » aboya-t-il.

Je commençais machinalement à fouiller quand je me rappelai que le dictionnaire n'était plus

parmi nous. Dangleterre, avec ses yeux d'aigle, me détecta instantanément et me demanda des explications.

Est-ce que l'on pouvait raconter à un prof noué par sa cravate et ses diplômes l'histoire du monstre apprivoisé qui nous avait dit « hello » ce matin ? Un monstre qui, d'une façon ou d'une autre, avait aspiré mon dictionnaire anglais-français.

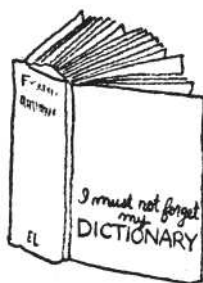
J'optai pour une version simplifiée de mon délit, et je dis : « Je l'ai oublié dans le cartable de mon frère. » Ce qui était la stricte vérité, ou presque, je pense.

Mes paroles lui inspirèrent une autre astuce en anglais : « One of these days, you'll forget your head », ce qu'il ne m'a pas, heureusement, demandé de traduire. Mais il m'a quand même offert une jolie punition : « Écris deux cents fois : "I must not forget my dictionary" », ce que je supposais avoir un rapport soit avec mon dictionnaire oublié, soit avec des oiseaux ou des barbes.

Mais Dangleterre passa subtilement des oiseaux aux grenouilles pour une raison ou pour une

autre, et tout ce que je retins de cette leçon était qu'en anglais grenouille se dit « frog », qu'un oiseau n'est pas une barbe, et qu'un dictionnaire, c'est utile pour ne pas avoir de punition ; et dans ce but, il me fallait retrouver mon crétin de frère.

III



Ça n'était pas difficile de mettre la main sur Albert, dans la cour, à 10 heures. Il était assis par terre dans le coin le plus reculé, selon son habitude. Son livre de math était ouvert sur ses genoux, comme le Coran ou tout autre livre sacré, et il dessinait des figures géométriques dans la poussière à ses pieds. Sans doute il pensait à son Pythagore chéri.

Je l'arrachai à ses cubes et à ses triangles : « Albert, il faut qu'on se parle. » Pour toute réponse un ballon de foot me frappa à la tête. « Faut qu'on trouve un endroit sûr pour réfléchir en paix. »

Albert me dit: « Suis-moi ! » Nous nous sommes frayé un chemin à travers la cour et sommes entrés dans le collège Kafka mixte 2, pour ensuite monter deux étages, longer un couloir interminable et nous réfugier dans les cabinets des profs.

« Mais tu es fou, Albert, on n'a pas le droit de venir ici. » Cette fois, c'était moi la poule mouillée. À chacun ses petits interdits: Albert ne supportait pas d'être en retard, et moi je n'aimais pas l'idée d'être pris en flagrant délit dans les cabinets des profs. Contrairement à ce qu'on raconte sur l'hygiène modèle des W.-C. des profs, je peux vous assurer qu'ils sentaient aussi mauvais que les nôtres, avec comme seule différence le luxe du papier hygiénique.

Nous nous enfermâmes dans un cabinet étroit et rabattîmes le couvercle du siège. Albert s'assit et me dit comme un roi qui accorde l'audience: « Vas-y. »

Je sortis de mon cartable l'amas de ficelle et de caoutchouc que j'avais ramassé en catastrophe le matin. Albert prit le premier paquet et commença

à le déchirer. « Non ! Pas comme ça, imbécile ! » lui criai-je. « Ça pourrait être une bombe. » Et je lui arrachai le paquet des mains pour le déchirer à mon tour, sans plus de méthode que lui. Sous le papier apparut un tube en carton. Ouf ! Ce n'était pas une bombe. C'était des Smarties.

Il y avait quelque chose de différent des Smarties que nous connaissions : sur le tube était marqué « sugar coated chocolate beans » et « made in England », ce que même un nul comme moi pouvait traduire : « fabriqué en Angleterre ».

Albert se jeta sur les « sugar coated chocolate beans » comme le grossier goinfre qu'il est, et commença à les engloutir poignée par poignée. Je lui donnai un léger coup de pied. « Attends un peu, cochon, regardons ce qu'il y a dans l'autre paquet. »

Le cabinet minuscule contenait à peine notre excitation. Albert déchira énergiquement le deuxième paquet ; ce n'était pas non plus une bombe, mais un petit modèle réduit de château fort qui me donnait vaguement l'impression de déjà vu. Dessus, quelques lettres formaient les

mots : « the Tower of London », mais cela nous intéressait moins que les « sugar coated machins ».

Le troisième paquet n'en était pas un, ni une bombe. C'était une enveloppe. Je l'ouvris soigneusement, comme font les collectionneurs de timbres, et je sortis une feuille jaune. Je la dépliai avec la même précaution. Et je fus paralysé par la panique. Quelqu'un, un prof sans doute, entra dans le cabinet voisin. Nous ne bougeâmes plus, nous ne respirâmes plus pendant que la musique coulait à côté. J'avais peur que l'imprévisible Albert n'attrape le fou rire, ce qu'il fit ; mais heureusement, la chasse, tirée au bon moment, brailla plus fort qu'Albert. Le prof s'échappa (sans se laver les mains) et nous reprîmes notre mission.

Je fixai l'écriture dépourvue de bouclettes et essayai de déchiffrer ces hiéroglyphes. Je réussis très lentement à lire les mots suivants : « *To whoever opens this. We live in England and we would like to meet you. Please, come and visit us at the address below as soon as possible. By the way, do you really eat frogs ? Hoping to see you soon. Love, Freddie*

*and Bertie Nollipap. Address: 42 Drayton Gardens,
London S. W. 7. »*

« Dis donc... Ça a l'air d'être anglais », me dit Albert le linguiste.

« C'est élémentaire », dis-je à la manière de Sherlock Holmes parlant à son ami Watson.

« Ça a l'air de venir d'Angleterre, c'est ça, n'est-ce pas: "England" ? » me lança Albert le géographe.

« C'est élémentaire ! Tu as bien vu les "sugar coated chocolate beans" ; sauf que tu étais tellement occupé à les manger que tu n'as pas remarqué l'écriture sur la boîte : England – tu sais quand même ce que ça veut dire, andouille ? »

Je crois que, par un processus d'osmose bizarre, l'influence sournoise de M. Dangleterre s'infiltrait dans mon cerveau. Je relus le message. Le seul mot qui me frappa était « frogs », car je me souvenais de la leçon de ce matin. Mais Albert me coupa dans mon élan de supériorité anglophone : « Oui, mais le reste, ça veut dire quoi, monsieur Je-sais-tout ? »

Halloween Crapaudine
La liste des fournitures
L'autographe
Les fées du camping
Le bonheur est coincé dans la tête
Tu veux être ma copine ?
Supermoyen
Calisson
Princesse Atchoum

Collection CHUT !

Lettres d'amour de 0 à 10
lu par Alice Butaud

Joker
lu par Anne Montaron

© 1986, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 1986

ISBN 978-2-211-21946-4

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr